

Alexandre Dumas



JOSEPH BALSAMO

4



Texte intégral

J O S E P H B A L S A M O

Tome IV

ŒUVRES D'ALEXANDRE DUMAS

parues dans Le Livre de Poche :

LES TROIS MOUSQUETAIRES.

VINGT ANS APRÈS (2 tomes).

LE VICOMTE DE BRAGELONNE (4 tomes).

LA REINE MARGOT.

LA DAME DE MONSOREAU (2 tomes).

LES QUARANTE-CINQ (2 tomes).

LE COMTE DE MONTE-CRISTO (3 tomes).

JOSEPH BALSAMO (4 tomes).

ALEXANDRE DUMAS

MÉMOIRES D'UN MÉDECIN

Joseph Balsamo

PRÉFACE DE JACQUES PERRET

NOTICE ET NOTES

DE GENEVIEVE BULLI

Tome IV

LE LIVRE DE POCHE

© *Éditions Gallimard et Librairie Générale Française, 1967.*
© 1967, *Jacques Perret, pour la préface.*

CE QU'IL FALLAIT A ALTHOTAS
POUR COMPLÉTER SON ÉLIXIR DE VIE

LE lendemain de cette conversation, vers quatre heures de l'après-midi, Balsamo était occupé, dans son cabinet de la rue Saint-Claude, à lire une lettre que Fritz venait de lui remettre. Cette lettre était sans signature : il la tournait et retournait entre ses mains.

« Je connais cette écriture, disait-il, longue, irrégulière, un peu tremblée, et avec force fautes d'orthographe. »

Et il relisait :

« Monsieur le comte,

« Une personne qui vous a consulté quelque temps avant la chute du dernier ministère et qui déjà vous avait consulté longtemps auparavant, se présentera aujourd'hui chez vous pour obtenir une consultation nouvelle. Vos nombreuses occupations vous permettront-elles de donner à cette personne une demi-heure entre quatre et cinq heures du soir? »

Cette lecture achevée pour la deuxième ou la troisième fois, Balsamo retombait dans sa recherche.

« Ce n'est pas la peine de consulter Lorenza pour si peu; d'ailleurs, ne sais-je plus deviner moi-même? L'écriture est longue, signe d'aristocratie; irrégulière et tremblée, signe de vieillesse; pleine de fautes d'orthographe : c'est d'un courtisan. — Ah! niais que je suis! c'est de M. le duc de Richelieu. Bien certainement, j'aurai une demi-heure pour vous, monsieur le duc; une heure, une journée. Prenez mon temps et faites-en le vôtre. N'êtes-vous pas, sans le savoir, un de mes agents mystérieux, un de mes démons familiers? ne poursuivons-nous pas la même œuvre? n'ébranlons-nous pas la monarchie d'un même effort, vous en vous faisant son âme, moi en me faisant son ennemi? Venez, monsieur le duc, venez. »

Et Balsamo tira sa montre pour voir combien de temps encore il avait à attendre le duc.

En ce moment une sonnette retentit dans la corniche du plafond.

« Qu'y a-t-il donc? fit Balsamo tressaillant. Lorenza m'appelle, Lorenza! Elle veut me voir. Lui serait-il arrivé quelque chose de fâcheux? ou bien serait-ce un de ces retours de caractère dont j'ai été si souvent témoin et quelquefois victime? Hier, elle était bien pensive, bien résignée, bien douce; hier, elle était bien comme j'aime à la voir. Pauvre enfant! Allons. »

Alors il ferma sa chemise brodée, cacha son jabot de dentelle sous sa robe de chambre, donna un regard à son miroir pour s'assurer que sa coiffure n'était pas trop en désordre et s'achemina vers l'escalier, après avoir répondu par un coup de sonnette pareil à la demande de Lorenza.

Mais, selon son habitude, Balsamo s'arrêta dans la chambre qui précédait celle de la jeune femme et, se tournant les bras croisés du côté où il supposait qu'elle devait être, avec cette force de volonté qui ne connaît point d'obstacles, il lui ordonna de dormir.

Puis, à travers une gerçure presque imperceptible de la boiserie, comme s'il eût douté de lui-même ou comme s'il eût cru avoir besoin de redoubler de précautions, il regarda.

Lorenza était endormie sur un canapé, où chancelant sans doute sous la volonté de son dominateur, elle était allée chercher un appui. Un peintre n'eût certes pas pu trouver pour elle une attitude plus poétique. Tourmentée et haletante sous le poids du rapide fluide que Balsamo lui avait envoyé, Lorenza ressemblait à une de ces belles Arianes de Vanloo, dont la poitrine est gonflée, le torse plein d'ondulations et de secousses, la tête perdue de désespoir ou de fatigue.

Balsamo entra donc par son passage habituel et s'arrêta devant elle pour la contempler, mais aussitôt il la réveilla : elle était trop dangereuse ainsi.

A peine eut-elle ouvert les yeux, qu'elle laissa un éclair jaillir de ses prunelles; puis, comme pour asseoir ses idées encore fluctuantes, elle lissa ses cheveux avec la paume de ses deux mains, étancha ses lèvres humides d'amour, et, fouillant profondément sa mémoire, rassembla ses souvenirs disséminés.

Balsamo la regardait avec une sorte d'anxiété. Il était habitué depuis longtemps au brusque passage de la douceur amoureuse à un élan de colère et de haine. La réflexion de ce jour, réflexion à laquelle il n'était pas habitué, le sang-froid avec lequel Lorenza le recevait, au lieu de ces élans de haine accoutumés, lui annonçaient pour cette fois quelque chose de plus

sérieux peut-être que tout ce qu'il avait vu jusque-là.

Lorenza se redressa donc et, secouant la tête en levant son long regard velouté vers Balsamo :

« Veuillez, lui dit-elle, vous asseoir près de moi, je vous prie. »

Balsamo tressaillit à cette voix pleine d'une douceur inaccoutumée.

« M'asseoir? dit-il. Tu sais bien, ma Lorenza, que je n'ai qu'un désir, c'est de passer ma vie à tes genoux.

— Monsieur, reprit Lorenza du même ton, je vous prie de vous asseoir, bien que je n'aie pas un long discours à vous faire; mais, enfin, je vous parlerai mieux, il me semble, si vous êtes assis.

— Aujourd'hui, comme toujours, ma Lorenza bien-aimée, dit Balsamo, je ferai selon tes souhaits. »

Et il s'assit dans un fauteuil auprès de Lorenza, assise elle-même sur son sofa.

« Monsieur, dit-elle en attachant sur Balsamo des yeux d'une expression angélique, je vous ai appelé pour vous demander une grâce.

— Oh! ma Lorenza, s'écria Balsamo de plus en plus charmé, tout ce que tu voudras, dis, tout!

— Une seule chose; mais, je vous en préviens, cette chose je la désire ardemment.

— Parlez, Lorenza, parlez, dût-il m'en coûter toute ma fortune, dût-il m'en coûter la moitié de la vie.

— Il ne vous en coûtera rien, monsieur, qu'une minute de votre temps », répondit la jeune femme.

Balsamo, enchanté de la tournure calme que prenait la conversation, se faisait à lui-même, grâce à son active imagination, un programme des désirs que pouvait avoir formés Lorenza et surtout de ceux qu'il pourrait satisfaire.

« Elle va, se disait-il, me demander quelque servante ou quelque compagne. Eh bien, ce sacrifice immense, puisqu'il compromet mon secret et mes amis, ce sacrifice, je le ferai, car la pauvre enfant est bien malheureuse dans cet isolement. »

« Parlez vite, ma Lorenza, dit-il tout haut avec un sourire plein d'amour.

— Monsieur, dit-elle, vous savez que je meurs de tristesse et d'ennui. »

Balsamo inclina la tête avec un soupir en signe d'assentiment.

« Ma jeunesse, continua Lorenza, se consume; mes jours sont un long sanglot, mes nuits une perpétuelle terreur. Je vieillis dans la solitude et dans l'angoisse.

— Cette vie est celle que vous vous faites, Lorenza, dit Balsamo et il n'a pas dépendu de moi que cette vie, que vous avez attristée ainsi, ne fit envie à une reine.

— Soit. Aussi vous voyez que c'est moi qui reviens à vous.

— Merci, Lorenza.

— Vous êtes bon chrétien, m'avez-vous dit quelquefois, quoique...

— Quoique vous me croyiez une âme perdue, voulez-vous dire? J'achève votre pensée, Lorenza.

— Ne vous arrêtez qu'à ce que je dirai, monsieur et ne supposez rien, je vous prie.

— Continuez donc.

— Eh bien, au lieu de me laisser m'abîmer dans ces colères et dans ces désespoirs, accordez-moi, puisque je ne vous suis utile à rien... »

Elle s'arrêta pour regarder Balsamo; mais déjà il avait repris son empire sur lui-même et elle ne rencontra qu'un regard froid et un sourcil froncé.

Elle s'anima sous cet œil presque menaçant.

« Accordez-moi, continua-t-elle, non pas la liberté, je sais qu'un décret de Dieu ou plutôt votre volonté, qui me paraît toute-puissante, me condamne à la captivité durant ma vie; accordez-moi de voir des visages humains, d'entendre le son d'une autre voix que votre voix; accordez-moi enfin de sortir, de marcher, de faire acte d'existence.

— J'avais prévu ce désir. Lorenza, dit Balsamo en lui prenant la main et, depuis longtemps, vous le savez, ce désir est le mien.

— Alors!... s'écria Lorenza.

— Mais, reprit Balsamo, vous m'avez prévenu vous-même, comme un insensé que j'étais et tout homme qui aime est un insensé, je vous ai laissée pénétrer une partie de mes secrets en science et en politique. Vous savez qu'Althotas a trouvé la pierre philosophale et cherche l'élixir de vie : voilà pour la science. Vous savez que moi et mes amis conspirons contre les monarchies de ce monde : voilà pour la politique. L'un des deux secrets peut me faire brûler comme sorcier, l'autre peut me faire rouer comme coupable de haute trahison. Or, vous m'avez menacé, Lorenza; vous m'avez dit que vous tenteriez tout au monde pour recouvrer votre liberté et que, cette liberté une fois reconquise, le premier usage que vous en feriez serait de me dénoncer à M. de Sartines. Avez-vous dit cela?

— Que voulez-vous! parfois je m'exaspère et alors... eh bien, alors, je deviens folle.

— Etes-vous calme? êtes-vous sage à cette heure. Lorenza et pouvons-nous causer?

— Je l'espère.

— Si je vous rends cette liberté que vous demandez,

trouverai-je en vous une femme dévouée et soumise, une âme constante et douce? Vous savez que voilà mon plus ardent désir, Lorenza. »

La jeune femme se tut.

« M'aimerez-vous enfin? acheva Balsamo avec un soupir.

— Je ne veux promettre que ce que je puis tenir, dit Lorenza; ni l'amour ni la haine ne dépendent de nous. J'espère que Dieu, en échange de ces bons procédés de votre part, permettra que la haine s'efface et que l'amour vienne.

— Ce n'est malheureusement pas assez d'une pareille promesse, Lorenza, pour que je me fie à vous. Il me faut un serment absolu, sacré, dont la rupture soit un sacrilège, un serment qui vous lie en ce monde et dans l'autre, qui entraîne votre mort dans celui-ci et votre damnation dans celui-là. »

Lorenza se tut.

« Ce serment, voulez-vous le faire? »

Lorenza laissa tomber sa tête dans ses deux mains et son sein se gonfla sous la pression de sentiments opposés.

« Faites-moi ce serment, Lorenza, tel que je le dicterai, avec la solennité dont je l'entourerai, et vous êtes libre.

— Que faut-il que je jure, monsieur?

— Jurez que jamais, sous aucun prétexte, rien de ce que vous avez surpris relativement à la science d'Althotas ne sortira de votre bouche.

— Oui, je jurerais cela.

— Jurez que rien de ce que vous avez surpris relativement à nos réunions politiques ne sera jamais divulgué par vous.

— Je jurerais encore cela.

— Avec le serment et dans la forme que j'indiquerai?

— Oui; est-ce tout?

— Non, jurez, — et c'est là le principal, Lorenza, car aux autres serments ma vie seulement est attachée; à celui que je vais vous dire est attaché mon bonheur — jurez que jamais vous ne vous séparerez de moi, Lorenza. Jurez, et vous êtes libre. »

La jeune femme tressaillit, comme si un fer glacé eût pénétré jusqu'à son cœur.

« Et sous quelle forme ce serment doit-il être fait?

— Nous irons ensemble dans une église. Lorenza; nous communierons ensemble avec la même hostie. Sur cette hostie entière, vous jurerez de ne jamais rien révéler de relatif à Althotas, de ne jamais rien révéler de relatif à mes compagnons. Vous jurerez de ne jamais vous séparer de moi. Nous couperons l'hostie en deux et nous en prendrons chacun la moitié, en adjurant le Seigneur Dieu, vous, que vous ne me trahirez jamais, moi, que je vous rendrai toujours heureuse.

— Non, dit Lorenza, un tel serment est un sacrilège.

— Un serment n'est un sacrilège. Lorenza, reprit tristement Balsamo, que lorsqu'on fait ce serment avec intention de ne point le tenir.

— Je ne ferai point ce serment, dit Lorenza. J'aurais trop peur de perdre mon âme.

— Ce n'est point, je vous le répète, en le faisant que vous perdriez votre âme, dit Balsamo : c'est en le trahissant.

— Je ne le ferai pas.

— Alors, prenez patience. Lorenza », dit Balsamo sans colère, mais avec une tristesse profonde.

Le front de Lorenza s'assombrit, comme on voit

s'assombrir une prairie couverte de fleurs quand passe un nuage entre elle et le ciel.

« Ainsi vous me refusez? dit-elle.

— Non pas, Lorenza, c'est vous, au contraire. »

Un mouvement nerveux indiqua tout ce que la jeune femme comprimait d'impatience à ses paroles.

« Ecoutez, Lorenza, dit Balsamo, voici ce que je puis faire pour vous et c'est beaucoup, croyez-moi.

— Dites, répondit la jeune femme avec un sourire amer. Voyons jusqu'où s'étendra cette générosité que vous faites si fort valoir.

— Dieu, le hasard ou la fatalité, comme vous le voudrez, Lorenza, nous ont liés l'un à l'autre par des nœuds indissolubles; n'essayons donc pas de les rompre dans cette vie, puisque la mort seule peut les briser.

— Voyons, je sais cela, dit Lorenza avec impatience.

— Eh bien, dans huit jours, Lorenza, quoi qu'il m'en coûte et quelque chose que je risque en faisant ce que je fais, dans huit jours vous aurez une compagne.

— Où cela? demanda-t-elle.

— Ici.

— Ici! s'écria-t-elle, derrière ces barreaux, derrière ces portes inexorables, derrière ces portes d'airain? une compagne de prison? Oh! vous n'y pensez pas, monsieur, ce n'est point là ce que je vous demande.

— Lorenza, c'est cependant tout ce que je puis accorder. »

La jeune femme fit un geste d'impatience plus prononcé.

« Mon amie! mon amie! reprit Balsamo avec douceur, réfléchissez-y bien, à deux vous porterez plus facilement le poids de ce malheur nécessaire.

— Vous vous trompez, monsieur; je n'ai jusqu'à présent souffert que de ma propre douleur et non de

la douleur d'autrui. Cette épreuve me manque et je comprends que vous veuilliez me la faire subir. Oui, vous mettrez auprès de moi une victime comme moi, que je verrai maigrir, pâlir, expirer de douleur comme moi; que j'entendrai battre, comme je l'ai fait, cette muraille, porte odieuse que j'interroge mille fois le jour, pour savoir où elle s'ouvre quand elle vous donne passage; et, quand la victime, ma compagne, aura comme moi usé ses ongles sur le bois et le marbre en essayant de l'enfoncer ou de le disjoindre; quand elle aura, comme moi, usé ses paupières avec ses pleurs; quand elle sera morte comme je suis morte et que vous aurez deux cadavres au lieu d'un, dans votre bonté infernale vous direz : « Ces deux enfants se « divertissent; elles se font société; elles sont heu-
« reuses. » Oh! non, non, mille fois non! »

Et elle frappa violemment du pied le parquet.

Balsamo essaya encore de la calmer.

« Voyons, dit-il, Lorenza, de la douceur, du calme; raisonnons, je vous en supplie.

— Il me demande du calme! il me demande de la raison! Le bourreau demande de la douceur au patient qu'il torture, du calme à l'innocent qu'il martyrise.

— Oui, je vous demande du calme et de la douceur; car vos colères, Lorenza, ne changent rien à notre destinée, elles l'endolorissent, voilà tout. Acceptez ce que je vous offre, Lorenza; je vous donnerai une compagne, une compagne qui chérira l'esclavage, parce que cet esclavage lui aura donné votre amitié. Vous ne verrez pas un visage triste et larmoyant comme vous le craignez, mais, au contraire, un sourire et une gaieté qui dérideront votre front. Voyons, ma bonne Lorenza, acceptez ce que je vous offre; car, je vous le jure, je ne puis vous offrir davantage.